

Vivement dimanche

Thierry Horguelin

Volume 5, numéro 2, novembre 1985, janvier 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1985). Compte rendu de [Vivement dimanche]. *Ciné-Bulles*, 5(2), 42–42.

Flashback : Vivement dimanche

« Avec ce dernier film, je retrouve les thèmes du thriller conjugal, un thriller sans gangsters, où les policiers n'apparaissent qu'au second plan et où l'intrigue est conduite de bout en bout par l'imagination d'une femme. ... J'ai toujours pensé que les histoires, les récits ne pouvaient se bâtir qu'autour d'une femme, car les femmes - et c'est également vrai dans la littérature - véhiculent plus rationnellement l'intrigue. C'est, si vous voulez, le contraire des westerns fordiens, où, dès qu'il se passe quelque chose - les Indiens attaquent... - on cache les femmes sous la diligence pendant que les hommes se battent ; si je faisais un western, je m'arrangerais certainement pour que les femmes ne restent pas à l'abri sous la diligence. Autrement, j'aurais l'impression qu'il ne se passe rien sur l'écran. » (François Truffaut, **Nouvel observateur**, n° 978, août 1983)

Plaisir de jouer avec les conventions d'un genre. Plaisir de retrouver sur un mode un brin nostalgique la luminosité, l'entrain, le ton, l'ambiance des films policiers de série B américaine que François Truffaut critique défendait avec ferveur. **Vivement dimanche** est cela, un film brillant, ludique, dédié au pur bonheur de faire du cinéma et à la jubilation du spectateur. Le cinéophile est sollicité par l'incroyable profusion des clins d'œil et des références : Lang, Walsh, Hitchcock, Bogart, Arsène Lupin, sans oublier les films de François Truffaut lui-même. La liste est ouverte. Mais les citations restent assez discrètes pour ne pas gêner le spectateur, qui n'a jamais le sentiment de passer à côté de l'essentiel.

La célébration et le pastiche d'un genre disparu n'empêche pas François Truffaut de déjouer son propre dispositif par de délicieux hiatus temporels. Quand, avec grand soin, le noir et blanc, les vêtements, les objets (la machine à écrire) plongent le spectateur dans les années 30, recréées comme une période mythique hors du temps, l'intrusion d'une voiture d'un modèle récent ou d'un télex, en le ramenant brutalement dans l'aujourd'hui, est la source de surprise que seule le cinéma, art du temps enregistré, peut procurer.

Au climat de mystère du film noir s'ajoute le charme de la comédie américaine à la Capra, où les comédiens parlent comme des mitraillettes, où le spectateur unit en secret dans son cœur celui et celle qui passeront le film à se chamailler.

Comme **Tirez sur le pianiste**, **Vivement dimanche** est un faux film à péripéties et rebondissements puisque l'intrigue, encore plus que celle du deuxième long métrage de Fran-

çois Truffaut est un joyeux tissu d'invéraisemblances prétexte à animer une galerie savoureuse de personnages. Du commissaire Santelli rappelant sans cesse au suspect leur différence d'âge à un Albanais exigeant, à minuit, l'asile politique.

Avec sa modestie coutumière, François Truffaut quitte sur un film mineur, attachant, comme Hitchcock avec **Family Plot**. Rétrospectivement, on ne peut s'empêcher bien sûr de guetter dans **Vivement dimanche** les signes prémonitoires de cet adieu discret. La machine à écrire des **Quatre cents coups**, les obsessions de **L'homme qui aimait les femmes**, l'hôtel de **La peau douce**, l'agence de détectives de **Baisers volés**, la troupe de théâtre et l'homme qui se cache du **Dernier métro**, autant d'échos des films précédents qui font de **Vivement dimanche** un film récapitulatif. Plus secrètement, le deuil du noir et blanc, la pétarade de la machine à écrire, un pavé (dont la provenance reste inexplicquée) lancée dans une vitrine, le couple de l'avocat et de la femme de Vercel, envers morbide du couple bon enfant Trintignant-Ardant, prennent l'allure de signes de mort obscurément prophétiques dont le film serait criblé.

En définitive, c'est sans doute de **La nuit américaine** que **Vivement dimanche** se rapproche le plus. Dans les deux films, François Truffaut frôle dangereusement la tautologie, le risque que son système ne s'épuise dans la redite. Film-charnière, **La nuit américaine** ouvrait la porte à ses grands films des années 70 : **L'histoire d'Adèle H.**, **L'homme qui aimait les femmes**, **La chambre verte**. À l'évidence, **Vivement dimanche** bouclait aussi une période. On sait que François Truffaut, au moment où il tomba malade, s'appropriait à mettre en route plusieurs scénarios. Sa disparition soudaine aura privé les cinéphiles de la dernière période de son œuvre, celle où Resnais, Dreyer, Ophüls ont donné leurs plus beaux films. ■

Vivement dimanche

